

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

La vérité est dans l'affirmation de soi, non dans la négation des autres.
Elie FAURE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. >
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

L'Accord Social

Les choses sont ce qu'elles sont en elles-mêmes, indépendamment de l'idée que nous nous en formons.

Quels que soient, par exemple, les systèmes à l'aide desquels nous essayons soit d'expliquer les mystères de la vie, soit les révolutions planétaires, nous sommes bien obligés de constater que les actes physiologiques, aussi bien que les phénomènes de la gravitation s'accomplissent à l'insu de nos conceptions, avec une régularité qui ne laisse pas d'être passablement humiliante pour notre orgueil.

Il convient donc d'interpréter les relations sociales avec la même absence de parti pris que nous mettons à étudier les lois naturelles ou les propriétés de la matière qui servent à les formuler.

Posons d'abord, en principe, que tous nous sommes (riches ou pauvres ignorants ou lettrés), nous constitutons de parfaits égoïstes et que, sous ce rapport, nous ne différons guère entre nous que du plus au moins.

S'aviserait-on de contredire cette assertion ? Mais des milliers de faits la confirment chaque jour.

Est-ce par amour pour les animaux que nous les asservissons à nos besoins, à nos caprices, que nous étouffons en eux, jusqu'aux inspirations les plus naturelles pour, en fin de compte, sacrifier à notre voracité ceux d'entre eux que nous destinons à notre alimentation ?

Prétendrait-on que nous ne nous comportons avec cette cruauté envers eux que parce qu'ils nous sont inférieurs sous tous les rapports et qu'ils ne sont doués ni de la même dose d'intelligence ni du même degré de sensibilité que nous ?

Ah ! le bon billet ! Mais dès qu'ils ont le pouvoir ou l'autorité en main, les hommes traitent leurs semblables avec la même férocité qu'ils déplacent contre les animaux, et souvent ils y ajoutent un sentiment de barbarie qu'ils emploient rarement contre les êtres inférieurs.

Si l'anthropophagie a disparu de nos mœurs c'est que l'expérience nous a appris que le poids de viande à consommer, représenté par un corps humain, est loin de valoir l'emploi judicieux de sa capacité musculaire et cérébrale, autrement dire son exploitation.

Il est bien rare qu'on ne soit pas injuste, et qu'on n'abuse pas d'une situation privilégiée toutes les fois qu'on peut le faire impunément.

La devise républicaine, ce triple mensonge, produit un bel effet sur les actes publics, sur les monnaies et sur le fronton des édifices ; mais si chacun consent à jouer le rôle de grand frère, c'est à la condition que les autres se résigneront à rester les petits frères du grand.

Cessons donc d'être les dupes des mots et de l'hypocrisie d'une fausse sentimentalité ; nous n'en serons ni meilleurs, ni pires, mais du moins nous ne mentirons plus à notre conscience ni à la vérité.

Chaque individu, sans s'en douter, se fait le centre de l'univers, rapportant tout à soi et ne jugeant des choses évidemment extérieures que par les avantages qu'il en retire ou par les inconvenients qu'il en éprouve ; le reste lui est complètement indifférent.

Il peut se tromper dans ses calculs, se faire illusion sur ses propres sentiments ou sur ceux d'autrui ; ses jugements peuvent varier en raison de la situation qu'il occupe, de son éducation, de ses intérêts, de ses passions, de ses préjugés professionnels ou autres, mais le but qu'il poursuit est invariable : il respire, en dépit de tout, le sentiment de sa personnalité par tous les pores.

Comment pourra-t-il en être autrement, après tout ? Ne sommes-nous pas la conséquence obligée, la résultante inévitable des diverses forces qui sollicitent notre organisme et le constituent ce qu'il est ?

S'il éclate une épidémie, le meilleur des humains ne formera-t-il pas des vœux pour que le fléau l'épargne de préférence soi-même ainsi que ceux qui lui sont chers, et ces vœux ne contiennent-ils pas implicitement le désir que la mort aille de préférence, frapper des étrangers ?

Compterait-on beaucoup de privilégiés de la fortune qui seraient disposés à renoncer à toutes les jouissances que procure la richesse pour s'exposer de gaieté de cœur à toutes les angoisses physiques, intellectuelles et morales qu'entraîne l'indigence ?

Combien citerait-on de vocations naturelles ou acquises pour les métiers pénibles, répugnans, dangereux ou insalubres ?

L'ouvrier de luxe récusera toute profes-

sion malpropre ou fatigante. Le couvreur, le chaudronnier, le garçon de magasin lui-même ne voudront, à aucun prix, se transformer en égoutiers, en vidangeurs, en boyaudiers ou en croque-morts !

On ne peut nier cependant qu'il existe des dévouements poussés parfois jusqu'à l'héroïsme ; dévouements qui ne sont inspirés par aucune arrière-pensée d'intérêt pécuniaire ou passionnel, surtout ceux-là qui s'accomplissent dans l'ombre et le silence, sans aucun espoir de récompense ou de publicité, et qui ne sont dévoilés que par un hasard indépendant de la volonté de leurs auteurs.

Mais encore une fois, ces dévouements, absolument sincères, sont des actes exceptionnels qui confirmant la règle, et ceux qui les accomplissent obéissent à une force mystérieuse à laquelle ils sont impuissants à résister.

D'ailleurs il faut bien le reconnaître : ces actes personnels ou collectifs partitifs (comme diraient les grammairiens) sont presque toujours en opposition formelle avec l'intérêt général absolu de l'humanité.

Il en est de même des sociétés particulières qui, en travaillant à assurer à chacun de leurs membres des avantages exceptionnels, témoignent, par ce fait, que ces avantages ne peuvent leur être conférés qu'au détriment des non-participants.

C'est du reste la condition forcée d'une société dans laquelle subsistent des intérêts discordants et où le bien même ne peut se réaliser qu'aux dépens d'autrui, quoi qu'on dise et quoiqu'on fasse.

Preuve évidente qu'en dehors de la solidarité universelle, il n'y a qu'hypocrisie et confusion.

Pour voir les choses sainement, il faudrait que chaque être humain fit abstraction de sa personnalité, ou du moins ne se considérait que pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire rien de plus qu'une unité, l'animal de la chaîne qui le relie à ses semblables.

Il y a des faits qui sautent à tous les yeux et que Ton ne saurait méconnaître sans être taxé de folie, à quelque classe de la Société que l'appartienne,

Ainsi, pourvu qu'il soit nanti d'argent, le plus vil des hommes, le plus ignorant, le plus inépt recevra toujours bon accueil ; il aura partout le vivre et le couvert assurés ; mieux que cela, il achètera la science, la santé et jusqu'à la considération.

Par contre, le plus parfait des humains, le plus instruit, le mieux doué, s'il ne possède pas le talisman qui ouvre toutes les portes, sera tenu à l'écart, exposé à toutes les avanies et à toutes les humiliations qui sont l'apanage obligé de l'indigence.

Voilà des faits aussi clairs que le Soleil, que l'on n'osera, point ne pas déplorer en particulier, mais qui n'en subsistent pas moins dans toute leur effrayante latitude.

Vous voyez, entassées dans des magasins, des marchandises de toutes sortes qui se détériorent faute d'acquéreurs.

Or, dans le même temps que les détenus de ces marchandises invendables se désolent et marchent à la ruine, des millions d'infortunés, qui ont le plus pressant besoin de ces approvisionnements sont impuissants à se les procurer faute d'argent parce qu'ils ne possèdent pas la somme qui leur permettrait d'en faire l'acquisition.

La bonne volonté ne manque ni d'un côté ni de l'autre, mais une fatalité, inexorable et stupide s'oppose à ce que l'échange ait lieu et la disette se fait sentir au sein même de l'abondance.

Faut-il donc admettre qu'à défaut de la Providence, il existe une Malveillance sociale, qui s'acharne sans rime ni raison, sans profit pour personne, contre une partie de l'espèce humaine, dans le seul but de créer des désespérés et de faire le mal pour le mal ?

Les favorisés du sort éprouveraient-ils donc un surcroît de jouissance d'apprendre qu'un certain nombre de leurs semblables sont en proie à des tortures dont ils sont exempts eux-mêmes ?

Non ; cette jouissance insipide ne convient qu'à des fous. Le plaisir de la possession à beau, comme la tête de Méduse, pétrifier les coeurs, les privilégiés ne sont pas assez stupides pour se contenter d'une satisfaction ainsi platonique.

Le mal vient d'un défaut d'entente résultant, en partie, de la part des riches, de la crainte qu'ils ont de perdre les avantages acquis.

La question se réduit donc, en dernière analyse, à préparer les voies à un accord social, nous allons examiner les moyens d'arriver le plus promptement possible.

Atome.
(A suivre).

"Un joli cadeau à faire à ses parents!"

Guitaume II vient de terminer le dessin d'une plaque commémorative qui sera remise aux parents des soldats morts au cours de la campagne contre les Herreros, dans le Sud-Ouest Africain.
(Les Journaux.)

(La scène se passe au fond d'une campagne)

L'ENVOYÉ. — Voici, braves gens, ce que Sa Majesté vous envoie...

LE PERE (examinant la plaque). — Sa Majesté est bien honnête... Mais, même de son vivant, notre pauv' gars n'avait point de bicyclette !

L'ENVOYÉ. — Vous vous méprenez, mon ami... Ceci n'est pas ce que vous croyez...

C'est un diplôme... un certificat, si vous voulez... un souvenir... bref quelque chose qui atteste que votre fils est mort...

LE PERE ET LA MERE. — Oh ! oh ! j'avais point oublié...

L'ENVOYÉ. — Laissez-moi finir... Qu'il est mort... « pour l'Empereur » !... Que c'est bien pour l'Empereur qu'il est mort et non d'une façon vulgaire.

LA MERE. — Oui... enfin... qu'il est mort !

LE PERE. — Comme qui dirait un acte de décès ?

L'ENVOYÉ. — Mais non !... C'est un... comment dirais-je ?... un symbole... un symbole glorieux... que vous pourrez mettre sur votre cheminée, comprenez-vous ?

LE PERE (regardant sa femme). — Un symbole ?

L'ENVOYÉ (à part). — Ces gens n'ont aucun espèce d'idées générales ! (haut) Et voyez si c'est joli ce St-Georges couronnant de lauriers un monceau de casques, de cuirasses, de tambours, de trompettes et de drapeaux !... Hein ? Est-ce magnifique ?

Est-ce génial ?... Je dirai plus... Est-ce impérial ?... Et ces mots en guirlande : « Mort pour l'Empereur et pour la Patrie ! » Mais ce n'est pas tout !... A droite, il y a une case vide où vous pourrez placer la photographie de votre enfant... en uniforme, bien entendu !... Artistique, pratique et touchant !... Ah ! Sa Majesté est un grand cœur... Car — ne vous l'ai-je pas dit ? — c'est Sa Majesté elle-même qui, de son austérité et propre main, a daigné dessiner ce chef-d'œuvre... Oui, oui ! de son auguste et propre main !... Et tout cela : pour vous, exprès pour vous, exclusivement pour vous... Qu'est-ce que vous en dites ?

(Les deux paysans restent silencieux)

L'ENVOYÉ. — Eh bien ! Voilà tout ce que vous trouvez... comme remerciement ?

LA MERE (sombre, froidement). — Y a-t-il quelque chose à payer ?

L'ENVOYÉ. — Pas un pfennig ! C'est gratuit comme c'est obligatoire... Et vous, le vieux ?... Vous non plus ?... pas le moindre élan de reconnaissance ? (d'un ton pluttot sec) Est-ce que, par hasard vous n'appréciiez pas le cadeau ?

LE PERE (regardant la plaque). — Si ! Si !... C'est du beau !... Pour du beau, sûr que c'est du beau !... S'ment, j'veux vous dire... J'pensais un chose... Je me disais comme ça : « Alle est ben jolie, c'te plaque !... Mais c'est core rien à côté de celle-là que nous autres, les parents des morts, on paierait de franc cœur à sa famille, si des fois Sa Majesté all' se ferait casser la gueule par son populo ! »

Georges Fabri.

Anarchistes DANS LA Maçonnerie

Notre ami Frédéric Stackelberg, auteur du beau livre *l'Inéritable Révolution*, délégué au Congrès de Rome par la loge le *Lien des Peuples* (1), y a présenté la résolution suivante, que nul compte rendu n'a reproduite, sans doute à cause de son caractère révolutionnaire :

« Délégué de la loge de Paris *Le Lien des Peuples*, je viens déclarer à son nom et au mien que pour nous le triomphe de la libre pensée est connexe à la transformation économique de la Société.

« Pratiquement l'instruction universelle et l'éducation intégrale, qui doivent veiller à la pensée libre et les sciences exacer-

ber à travers les foules humaines, impliquent, exigent à elles seules la fin de l'ordre social actuel.

« Une Société qui est basée sur l'exploitation des producteurs par une poignée de bandits et de capitalistes, qui érigent en vertu civique et patriotique le militarisme, c'est-à-dire l'assassinat en masse, qui s'inspire encore de la morale chrétienne qui est un outrage au sens commun et un défi à la vie, une société, dis-je, où la production se fait au profit des bénéfices d'une minorité spoliatrice et non selon les besoins de l'humanité et où la surproduction au lieu de créer l'abondance et la richesse est génératrice de misère et de mort, une telle Société de classe manque de ressources et n'est pas capable, vu les intérêts antagoniques des membres qui la composent, de donner cette instruction scientifique universelle et cette éducation intégrale, qui sont la condition sine qua non de la victoire de la Libre Pensée.

« Mais heureusement pour nous, socialistes et Libertaires, la Libre Pensée appelle la Rénovation sociale.

« L'éthique qui se dégage de la conception matérialiste-atheïste et de la philosophie moniste, proclame la souveraineté du Travail et la réhabilitation de la Chair, partant l'émancipation ouvrière, l'équivalence du travail manuel et intellectuel, l'affranchissement de la femme et la liberté de l'amour.

« C'est dans cette conviction que nous propagons la Libre Pensée et le Socialisme, l'Athéïsme et le Communisme, certains de hâtier, dans la mesure de nos forces, la Révolution libératrice qui sera les jalons de la Société future, de la Société sans Dieux et sans Maîtres. »

Le fait de parler semblable langage, non seulement en son nom personnel mais au nom d'une loge, montre la besogne que peuvent accomplir en ces milieux des hommes ayant en même temps que la conscience du but à atteindre, l'énergie, la ténacité et aussi le tact qui assurent le succès.

Je crois que ceux qui se sont laissés aller, guidés par des animosités personnelles, non pas à critiquer sérieusement la Franc-Maçonnerie, ce qui est le droit incontestable de tout le monde, mais à jeter le sarcasme et la calomnie sur les libertaires maçons, réfléchiront. Pour en terminer, je l'espère, avec ce sujet et aborder prochainement d'autres questions, je raconterai comment, sans cesser d'être anarchiste, révolutionnaire et antimystique, j'ai été amené pour ma part à pénétrer dans ces milieux, pivots de la société capitaliste, selon d'aucuns, et où cependant nous voyons une loge — qui n'est pas la seule — acclamer l'expropriation révolutionnaire des exploiteurs.

Pardon de narrer choses personnelles, je le fais parce que nombre de militants éprouvés, dont l'initiation a été déterminée par des motifs tout aussi sérieux, se sont trouvés englobés dans les mêmes attaques. Notre cas est le même.

M'occupant depuis de longues années des choses d'Espagne, j'avais noté, en 1896, que la grande insurrection philippine avait été préparée par les loges indigènes. Le docteur Rizal, auteur du poignant livre *Notre Dame de Longao* (1), et, en même temps

Que le mouvement fut initié alors dans la péninsule par des éléments anarchistes, républicains ou maçonniques, peu importait ! L'essentiel était de secourir la torpe mortelle pour faire un premier pas en avant : après, on tâcherait de faire les autres.

Tous les efforts n'aboutirent qu'à la formation d'une *partida* (bande) de soixante hommes guidée par un républicain révolutionnaire qui tint campagne trois jours, et à deux soirs de mouvement dans la ville. Ce fut tout.

A ce moment, je me trouvais, je l'avoue sans la moindre honte, avec la poignée de républicains fédéralistes qui tâchaient d'agir. Ceux-là n'auraient perdu ni esprit révolutionnaire ni sentiment de la situation. Cette situation arriva d'ailleurs à son point décisif ; déjà un capitaine avait demandé, étonné : « Pourquoi donc les révolutionnaires ne nous attaquent-ils pas ? »

Malheureusement, pour attaquer à fond sur les divers points stratégiques, il eût fallu des éléments coordonnés et des militants assez connus pour entraîner. La ville était très anticléricale, la maçonnerie pouvait, par son intervention matérielle et morale, fournir cet appui décisif. Je me mis en relations avec des maçons.

Mais n'étant pas alors de la famille, je fus incapable de répondre aux signes de reconnaissance et ma qualité d'anarchiste n'étant pas suffisante pour donner du poids à mes paroles, tout se borna à des politesses.

J'ai toujours déploré amèrement la perte de cette occasion d'agir, alors qu'un souffle de révolte sociale courrait dans toute l'Espagne, pour s'éteindre, hélas, comme un feu de paille, que les fusillades de Linares répondent à celles de Gijon, et que la possession d'une grande ville eut donné vie et alimenter à l'insurrection.

L'année suivante, je pus lors de la crise Dreyfus, constater que la Maçonnerie, avec son organisation et ses ressources élevait une barrière devant un ennemi qui, maintenant l'exploitation économique actuelle, peut consolidée pour peut-être une génération par un impitoyable écrasement politique et moral. Car, quoi qu'en disent les anarcoïdes antisémites et césariens, pour avancer, il faut commencer par ne pas reculer à la façon d'un Kouropafkine.

Et le Grand Architecte ayant été détroné par le Grand-Orient, les épreuves ridicules étant éliminées des loges avancées, rien, en un mot, n'outrageant la dignité et ne violentant la conscience, je suis entré dans cette même loge le *Lien des Peuples* qui, par la bouche de Frédéric Stackelberg, accueille la révolution sociale.

En demeurant l'anarchiste que j'étais hier et que je compte bien être demain, je me félicite de mon entrée en un milieu fraternel, ouvert aux courtoises discussions et où j'ai pu souhaiter la bienvenue à Louise Michel, une amie de plus de vingt-cinq ans, qui passera difficilement pour réactionnaire.

Ch. Malato.

LES OTAGES

En Russie, à Ekaterinoslav notamment, les réservistes, réquisitionnés pour aller remplacer les morts de Liao-Yang, refusent de partir et s'insurgent contre la prétention du Tsar qui veut les envoyer malgré eux à la tuerie.

Ils partiront quand même, parce que le Tsar dispose de moyens violents qui les obligera, sous peine de mort, à obéir. Ils partiront surtout parce que nous autres, bonnes âmes qui nous trouvons en dehors de la bagarre, nous nous contentons de compter les coups en spectateurs désintéressés, nous risquant tout au plus à jeter quelques conseils, de loin, selon la gravité des circonstances.

Le spectacle de ce peuple qui se débat contre la mort violente, ne nous émeut pas outre mesure. La guerre est nécessaire, disent les uns, parce qu'elle affirme la puissance et la vitalité des nations. La guerre est désirable, prétendent les autres, parce qu'elle ne peut mettre en présence que des militaristes. La guerre est indispensable, surenchérisse d'autres encore, parce qu'elle seule peut favoriser la révolution.

Outre qu'elle constitue un sujet de brûlante actualité pour les réservistes russes qui parcourent la route de Mandchourie sous le fouet et les menaces, la guerre peut encore, comme on le voit, leur fournir un excellent sujet de méditations philosophiques.

Il est présumable, malheureusement, que loin de se livrer aux salutaires dissertations offertes par notre indifférence et notre attitude, ces pauvres diables, succombant sous la contrainte brutale et sous l'influence démoralisatrice de la vie militaire, perdront bien vite le souvenir des motifs qui les poussaient à la résistance. Lorsqu'ils seront enfin dépouillés de toute dignité individuelle et qu'ils auront oublié la notion du respect que l'on doit à soi-même, ils feront d'excellents soldats, insouciants et braves.

Cependant, au moment de mourir glorieusement pour la Patrie et pour le Tsar, une lueur de raison peut encore traverser leurs cervaux embrûnes par l'alcoolisme inhérent à l'héroïsme soldatesque. Ils penseront peut-être aux affections laissées là-bas, à l'autre bout du monde, ils déploreront l'injustice du sort et se demanderont si véritablement le Tsar peut envoyer les gens au massacre sans avoir de comptes à rendre à personne.

Ils regrettent surtout de ne pas avoir trouvé autour d'eux l'appui nécessaire, la sympathie désirable, la courageuse intervention qui eussent favorisé leur suprême résistance. Ils songeront à notre lâcheté, à notre lâcheté de rhétoreurs, d'humanitaires et de philanthropes qui nous lancions généreusement au secours des chiens écrasés et assistons paisiblement à la folie meurtrière de deux peuples rues désespérément l'un contre l'autre.

Car, il n'y a pas à dire, nous sommes de braves gens. Nos éducateurs officiels nous ont enseigné le renoncement, le dévouement, le sacrifice, l'altruisme. Or nous a dit qu'il fallait s'aimer les uns les autres et que les sociétés humaines étaient basées sur le libre consentement de tous. Il devenait donc criminel de s'insurger ou même de songer un seul instant à la violence.

Lorsque nous nous plaignons de la situation précaire qui nous est faite, on nous oppose chaque fois les principes de résignation et de patience, à moins qu'on ne nous laisse entrevoir la grande loi de la lutte pour l'existence, qui nous laisse deviner obscurément l'atroce mêlée de tous les êtres livrés, derrière le décor de respectabilité conventionnelle, à une lutte féroce et sans merci dans laquelle on nous jette désharmés, embarrassés du bagage de sentimentalité qui fait le principal objet de notre éducation.

Tous, nous nous flattions d'être sensibles et de compatir aux maux dont souffrent les autres. Il existe des milliers de sociétés de secours, d'œuvres de bienfaisance, d'entreprises charitables. On s'occupe de la protection des animaux et des enfants abandonnés. On sauve les filles repentantes, on assiste les déshérités, on soigne les malades. La moindre vermine souffreteuse trouve une œuvre spéciale dont l'organisation savante mais compliquée, est prête à soulager son mal.

Lorsqu'une catastrophe vient renier brutalement nos fibres sentimentales, nous plaignons les victimes et assistons de grand cœur aux concerts donnés à leur bénéfice. Et comme malgré tout notre désir de voir tout le monde heureux autour de nous, il y a encore des gens qui ont le mauvais goût de crever de faim et de froid, les journaux ouvrent des souscriptions auxquelles participent par des dons importants, de généreux anonymes et de non moins gêneuses personnes connues.

La guerre a suscité elle aussi des mouvements de fraternelle compassion. Elle laisse une très grande place aux personnes qui désirent exprimer leurs sentiments humanitaires. On peut organiser des ambulances et s'offrir soi-même pour soigner les blessés et donner aux morts une sépulture chrétienne. On peut également adhérer à l'une des nombreuses sociétés pacifistes, à toutes même si l'on veut, et participer activement à leurs travaux et à leurs banquets, destinés à couronner dignement ces mêmes travailleurs.

C'est dire que nous ne pouvons rien faire de plus pour empêcher le Tsar d'envoyer à la tuerie ses fidèles sujets. Un savant, doublé d'un politicien, M. de Lanessan, a bien proposé d'intervenir auprès des deux gouvernements hostiles « sans froisser leur amour-propre respectif » comme l'on crie : assis aux spectacles répugnantes de la lutte foraine. Mais cette proposition risque fort de ne pas aboutir.

La note juste est donnée par le président Roosevelt, ce délicieux pince-sans-rire. Recevant les membres de l'Union interparlementaire de la Conférence pacifiste de la Haye, juste comme il venait de lire les dépêches annonçant qu'on avait trouvé parmi les morts, Japonais et Russes enlacés dans un corps à corps terrible et les doigts planqués dans les yeux de l'adversaire, le président prononça l'allocation suivante :

« C'est vous, les pacifistes ! Très bien, mes amis. Continuez ! » Et la guerre fait comme eux. Elle aussi continue.

Il y avait peut-être un moyen d'arranger les choses et de faire cesser immédiatement ces hostilités qui menacent de déranger nos digestions. Ce moyen consistait à s'emparer comme otages des deux empereurs rivaux et de les rendre responsables de la mort de leurs sujets. A la première victime de la guerre, faite après sommation de cesser le combat et de déposer les armes, on débarrasserait le monde de ces deux malfaisants publics.

C'est un moyen expéditif et certain auquel nos valeureux pacifistes ne souscriront pas. Il aurait cependant des chances de réussir.

Henri Duchmann.

PAS DE POLITIQUE !

« Toute discussion politique ou religieuse est interdite ». Vous connaissez cette formule consignée dans les statuts — approuvée par l'Etat, monsieur — de toute société qui se respecte. Et leurs sociétaires ne sont pas des... anarchistes, ils connaissent la Loi, et ils la respectent, et ils veulent qu'on la respecte autour d'eux. Il ne faudrait pas avoir l'air de les prendre pour des rien-du-tout. En réunion de commission, ne seraient-ils que trois ou quatre présents, ils élisent un président, monsieur derechef, selon la loi, chargé de diriger les débats. Et si vous vous en étonnez, monsieur, c'est que vous n'êtes qu'un hurluberlu, vous ignorez les premiers devoirs du citoyen, dont il vous manque la dignité...

J'assista à un jour à une assemblée d'une coopérative de consommation. Un orateur, dans une comparaison, prononça le mot : politique. Oh ! comble de l'affronter ! Un quidam, qui n'avait rien compris du discours que le mot fatal lance, aussitôt imité de ses congénères, sa protestation éclata. L'orage est déchaîné. C'est un brouhaha épouvantable. Les invectives pleuvent, les injures se croisent, les voix tonnent : Pas de politique ! Pas de politique ! ... Le calme à demi rétabli, l'auteur involontaire de tant de bruit essaie de se disculper : « loin de lui, prétend-il, l'intention de causer politique... » Politique ! Encore !!! Redoublement de cris, de vociférations et de convulsions, le tout accompagné de regards et de gestes furieux. Les mains, nerveuses ou épaisses, se tendent menaçantes, stigmatisant de l'index l'importun orateur qui n'en est pas le moins stupéfait... Cette scène se prolongea pendant un instant, au bout duquel ses acteurs, satisfaits de leur brillante intervention, relevaient le chef à la manière des triomphateurs, avec un restant de

courroux marqué par des secousses saccadiques de la tête, ce qui voulait dire qu'ils recommenceraient bien-sans de pressantes prières.

Avait-on vu comme ils l'avaient mis à sa place. Et ils cherchaient autour d'eux, dans la salle, l'approbation de quelques voisins, étourdis, muets d'étonnement et de répulsion. Non loin de moi, l'un d'eux insultait une femme qui n'avait pas eu l'honneur, l'autodacieuse, d'approuver cette attitude mirobolante. Tels sont, sous un jour donné, les spécimens de ces souteneurs de la Loi.

Le « mot » vient d'en haut, cela suffit. Chacun de ces énergumènes accomplit « ad iterum » les prescriptions gouvernementales, omettant de se poser les questions préalables : Pourquoi cet ordre et quelles raisons le dictent ? Dois-je m'y soumettre et quel intérêt m'y guide ?

Ecoutez ! moutons de Panurge. Les gouvernements n'appréhendent pas, ne peuvent apprécier que les discussions politiques ou religieuses, sément la désunion dans les sociétés ouvrières, puisqu'ils auraient à y gagner : leur force s'accroissant de toute la faiblesse des ouvriers isolés. Il y a donc d'autres motifs, les voici : Les conditions précaires au milieu desquelles vous vous débattez dans l'existence, tout le malheur social, dépendent de vos dirigeants dont la politique est le métier. Elle est la gueuse qui les nourrit sur votre peau. Voilà pourquoi les politiciens, vos pires ennemis, imposent un silence qui est leur sauvegarde. Ils craignent l'appréciation. Ils savent que les étudier, les discuter, les approfondir, serait du même coup les abhorrer, et ils interdisent de projeter sur leur personne et leurs agissements une lueur révélatrice d'ignominie.

Notre intérêt, au contraire, est de ne pas perdre une occasion de les pilorier, de susciter autour d'eux une « épugnance toute naturelle ». Le péril de la désunion ouvrière n'a pas lieu de nous effrayer lorsqu'il s'agit de désunir les timorés, les stationnaires ou les ambitieux, au profit de l'union des individus résolus à marcher de l'avant, à se souffrir nulle tutelle.

Creuse.

Le camarade Paraf-Javal nous remet un article intitulé l'Absurdité des soi-disant libres penseurs. Nous ne croyons pas devoir l'insérer. Ce qui ne veut pas dire que les colonnes du Libertaire lui soient fermées.

UN ROMAN POLICIER

Nous trouvons dans un journal qu'un ami nous envoie du Canada, une histoire fantastique dans laquelle il n'est question que de complots anarchistes, de bombes et d'assassinats. Le policier qui a forgé ce roman fait preuve d'une étourdissante imagination qui laisse bien en arrière celle pourtant si fertile de Michel Zévaco.

Voici, du reste, le titre de ce roman palpitant, aux émouvantes péripéties : « Un agent de sûreté fait des révélations ! C'est tout près de nous ! Et les chapitres se suivent : La bombe ou le couteau ! Couteau anarchiste ! Le couteau ou la balle ! Secte anarchiste ! Chiffre noir ! Taverne de bas étage, etc... Je vous assure que je n'ai pas perdu mon temps à la lecture de cet intéressant feuilleton et que je le préfère de beaucoup à Ponson du Terrail.

D'après l'auteur, il paraît que la mort de Plehive est due aux anarchistes et que cet assassinat s'est tramé dans le Canada. Une société existe en effet, à Montréal, ayant des ramifications dans toutes les parties de l'univers et ses affiliés, italiens, espagnols, russes, français, grecs ont juré d'user du couteau ou de la balle contre les puissants. Un agent du service secret de l'Empire Britannique a pu pénétrer et découvrir ce mystère.

Cette secte anarchiste tient ses réunions dans des tavernes de bas étage. Ils se rangent tous autour d'une table et avant que commence la discussion, vident une bouteille de whiskey. Dans l'une de ces assemblées, on vota la mort du roi d'Espagne, celle du Czar de Russie et du ministre de l'Intérieur, le malheureux de Plehive. A une autre assemblée, tenue peu de temps après à Hoboken, N.-Y., le comité des dia, Conseil Suprême de l'association, tira au sort le nom de ceux des frères qu'on chargerait d'accomplir le coup résolu. L'homme qui obtenait le chiffre noir de la liste était désigné.

Les bombes qui servent à l'exécution, sont fabriquées à Paterson par deux individus du nom de Jablonsky, juif russe et de W. C. Roensell.

La salle de réunion a trois issues. Chaque lundi l'association donne un concert où des femmes exécutent des numéros du programme. On va par les rues recruter les gens du peuple qui sont attirés par les femmes de mauvaise vie. L'association se sert de ces êtres abjects pour recruter ses membres.

Et le roman se déroule, les incidents se multiplient plus captivants les uns que les autres. On nous raconte la mort de Plehive, l'attentat commis contre Alphonse XIII. Il y a de quoi frémir pendant plusieurs semaines.

O Dumas, Capendu, Montépin, et vous tous, romanciers renommés, feuilletonniers célèbres, vous n'auriez pas trouvé celle-là.

C'est égal, la lecture des journaux canadiens est amusante. Et voilà la Patrie qui brillait au premier rang par la confection des romans anarchistes, dépassée à jamais et mise en demeure de reconquérir sa place.

Le Glaneur.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements, 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance et partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LIBRE-PENSÉE ET PENSÉE LIBRE

Dogme et Liberté

J'ai trop connu de libres penseurs pour ne pas savoir qu'ils ne sont pas des penseurs libres. S'il est incontestable que leur mentalité est affranchie du joug religieux, il est aussi incontestable qu'ils subissent encore, en généralité, presque tous les préjugés sociaux. Au début de mes enthousiasmes, j'étais des leurs, pensant que le péril clérical, croyant que le joug religieux, était sinon le seul, du moins le plus grand obstacle au progrès, à l'affranchissement intégral de l'homme. A les connaître, les fréquenter, les étudier, j'en suis revenu, et m'apercevant que j'étais seulement au début de mon évolution, j'ai marché. En m'instruisant, je me suis aperçu qu'ils étaient, ils me sont apparus tels qu'ils sont : des autoritaires.

Loin de moi de prétendre nier l'autorité de la pensée, qui est presque toujours le mobile des actions humaines, mais il y a loin de l'autorité, de l'idée, de la pensée, avec la pensée autoritaire : la Libre Pensée dogmatique dont se réclament les endormis des groupements de cette école, certes anticlérical, mais non libertaire.

Lorsque des hommes, même internationalement assemblés en sont encore à discuter les rapports entre les Eglises et les Etats, il y a lieu de se demander combien d'années s'écouleront encore avant de s'apercevoir qu'à peine dégagés d'une tutelle clérical et non religieuse, ils s'enferment à outrance, de leur propre volonté, sous un joug autant malfaisant : l'oppression de l'Etat.

Les scientifiques sommités qui ont adhéré au « Congrès de Rome » pensent peut-être fort intérieurement la vérité ci-dessus énoncée, mais laisseront agir les politiciens de tout acabit et diriger à leur profit le mouvement qui se dessine depuis quelques années. Ne sont-ils pas des professeurs, des savants officiels salariés de l'Etat, budgétaires malgré eux, peut-être, mais quand même ?

Au loin les ténèbres des hommes d'Eglise. Ceux-ci ont assez longtemps mené les hommes. Ces derniers tendent à s'en éloigner, mais leurs nouveaux bergers ramènent ces hommes, désirant s'affranchir, sous la férille de l'Etat avec toutes ses conséquences. Les nouveaux pasteurs de la Libre Pensée s'enferment dans le danger des religions, devenant de moins en moins dangereuses, à mesure que la mentalité humaine s'élève, mais ne renoncent-ils pas à leur faire ouvrir les yeux sur ces dangers immédiats : le hideux militarisme, l'odieux capitalisme.

Les socialistes prennent part à toutes les joutes oratoires se jouent, eux aussi, de l'ignorance populaire *vox populi, vox dei* clamantis-ils, et flattant l'esprit simpliste des foules, ils se les attirent pour mieux les gouverner ; et, au pouvoir, ils considèrent le peuple *vulgarum pecus* comme le mouton à tondre, la vache à lait bonne à traire, l'ignorant exploitable. Sous le couvert de la Libre Pensée, ils désirent jeter par-dessus bord l'Etat clérical d'hier pour implanter l'Etat laïque de demain. Le dogme futur chasse le dogme établi.

Qu'importe cette poussée aux penseurs libres ; ces derniers ne sont-ils pas les éternels dupes d'autorité, sous quelque forme à se produire, sous un mensonge nouveau à revêtir ?

Qu'importe aux libertaires de

Logique Néo-Malthusienne⁽¹⁾

(Suite)

Je crois avoir suffisamment démontré, d'après les statisticiens eux-mêmes, qu'il ne fallait pas se baser sur les conclusions de la statistique. Mais ce n'était là qu'un point secondaire. En admettant même que la statistique soit une science sérieuse et que les chiffres fournis par les néo-malthusiens soient exacts, il resterait à démontrer que le manque de subsistances est dû à l'accroissement de la population.

Je prétends que, même s'il est vrai que les subsistances font défaut, il faut en chercher la cause ailleurs que dans le très grand nombre de naissances. J'ai déjà expliqué que la mauvaise répartition des richesses sociales, le manque d'équilibre entre la production et la consommation, le parasitisme des uns, les efforts inutilement dépensés des autres, sont autant de raisons pour qu'il n'y ait pas de quoi nourrir toute la population.

J'ai noté également le phénomène économique qui peut être observé dans la société capitaliste. La valeur d'un produit diminuant d'autant que ce produit est plus abondant. Dans les « contradictions économiques » Proudhon disait : « La valeur décroît comme la production de l'utilité augmente, et un producteur peut arriver à l'indigence en s'enrichissant toujours... Il ajoutait : « Trois années de ferfuite dans certaines provinces de Russie sont une calamité publique comme dans un vignoble, diverses années d'abondance sont une calamité pour le vigneron. »

Engels dit d'autre part : (Le Socialisme utopique et le Socialisme scientifique) : « C'est la concurrence vitale darwinienne transplantée de la nature dans la société avec une violence puissante. La sauvagerie animale se présente comme dernier terme du développement humain. L'antagonisme entre production sociale et appropriation individuelle capitaliste a pris la forme d'antagonisme dans l'organisation de la production dans chaque fabrique particulière et d'anarchie de la production dans la Société toute entière. »

Il y a, en effet, dans la société présente, tant d'illusions ; l'organisation de la production et de la consommation est faite de façon si anormale qu'il y a lieu de s'interroger, contrairement aux malthusiens, que la misère ne sevisse pas davantage.

Faites le compte de l'argent et des efforts gaspillés, sans utilité ni profit pour personne. Prenez, par exemple, le Militarisme ; en France, le budget s'élève pour l'année 1899 à 1 milliard 116 millions 703,673 francs, avec un contingent de 627,490 hommes et 122,373 chevaux. Si l'on évalue seulement à 3 francs la journée d'un homme et à 2 francs celle d'un cheval, on trouve en travail perdu une somme de 2 millions 127,993 francs. Multipions maintenant ce chiffre par 300, nombre moyen des journées de travail dans une année et nous obtenons 638 millions 123,900 francs. Soit donc pour les dépenses totales de la guerre pendant une année, 1 milliard 754,373 francs. (2)

Essayez maintenant de vous rendre compte de ce que représente en progrès industriel et social, en éducation, en hygiène, etc., une somme pareille.

Et ce qui est vrai pour le militarisme l'est aussi pour toutes les autres institutions sociales. On peut faire le compte de ce que coûtent la magistrature, le clergé, le parlementarisme, la police, les prisons, les administrations, etc. Comment voulez-vous des lors que les productions suffisent à assurer l'existence d'un aussi grand nombre d'inutiles et de parasites ?

En résumé, la solution du problème ne consiste pas à diminuer le nombre de naissances, mais à transformer radicalement les conditions économiques. Faisons-nous une société sans juges, sans soldats, sans curés, sans ondes-de-cuir inutiles, sans intermédiaires entre producteurs et consommateurs ; une société où chacun consommera dans la mesure de ses besoins ; où les produits ne seront pas inutilement gaspillés ; où les procédés scientifiques seront appliqués à l'agriculture comme à l'industrie (culture intensive, maraîchage, etc.) et où l'on arrachera au globe tout ce qu'il peut rendre en nourriture ; une société, enfin, d'où auront disparu les antagonismes sociaux de l'heure actuelle, et nous verrons bien si les subsistances ne suffisent pas à la population.

Moi, l'illustre Combes, président du conseil des maroquiniers, je lutte avec douleur contre le clergé. Lui enlever la patate, le détacher de l'Etat, contraindre ainsi les croyants à le nourrir, le vêtir et l'héberger, ou cela, me mènera-t-il ? La France, débarrassée des bandes monastiques, sera en veine de transformation. Elle voudra aller plus loin, ses exigences se feront de plus en plus impérieuses ; seule avec l'Etat, déjà mise par ces gredins d'anarchistes, ma pieuse France s'aviseira peut-être de douter de l'utilité de l'Etat. Grands Dieux, ce seraient le comble de l'abomination, symptôme de la désagrégation finale. Brisez ce calice.

Le peuple, à savourer un peu de liberté, s'orienterait vers l'indépendance totale. Ni Eglise ni Etat, fichtre ! Fini de rire aux dépens des gouvernements, élément fertile en délices pour autrui.

Pas de curés ou abbés entretenus par l'Etat, oui, si les travailleurs nous acculent au divorce ; mais plus d'Etat, ah ! non, morbleu ! Pas cela, Lisette !

Pourquoi le chef de la chrétienté méconnaît-il le principe d'autorité ? L'autorité est un bloc. Autorité laïque, autorité religieuse, la disjonction de ce bloc devrait être impossible. L'Etat et l'Eglise sont faits pour s'entretenir ; l'un et l'autre pourraient vivre en harmonie puisque leur rôle est semblable : discipline des esprits, obéissance des sujets.

Mais le pouvoir, paraît-il, peut-être en opposition avec un de ses aspects.

L'Eglise veut supplanter l'Etat ; celui-ci, habile dans l'exploitation des masses, desserrera à regret le joug clérical, laissant néanmoins subsister le joug civique.

Puisque le malheur des temps m'a jeté dans le courant antireligieux, je promets pour les calendres grecques la séparation des Eglises et de l'Etat et autres joujoux pour réformistes essoufflés.

Tous mes discours sont destinés à amuser la galerie. La presse les commente parce qu'atteinte d'indigence mentale.

Faute de grives on mange des merles. Je donne aux prolétaires des prêtres à manger.

Antoine ANTIGNAC.

Nous prions nos correspondants et les camarades, secrétaires de groupes, qui nous envoient des articles et des communications, de faire en sorte que leur copie nous parvienne le mardi soir au plus tard ; faute de quoi nous ne pourrons garantir l'insertion en temps utile.

(1) Voir le numéro 47 du Libertaire.

(2) Je prends ces chiffres dans la brochure de Ch. Albert : Patrie, Guerre et Caserne.

RÉPONSE

Eh ! que m'importe le langage de Malthus, J.-B. Say, Thiers, Ricardo, etc., etc... ?

Si Méric tient à faire preuve d'érudition, il peut continuer ses citations, mais, à franchement parler, elles ne prouvent aucunement que les libertaires aient abouti pour leur compte des arguments employés par les bourgeois et les réactionnaires de tous genres.

La société actuelle repose sur une base juste, affirmant les écrivains bourgeois sous nommés, la misère est un mal inévitable, celui qui est condamné à mourir de faim doit accepter son sort sans murmurer.

Nous vous disons : « Tous les êtres ont le même droit à la vie, au bonheur ; l'ordre social actuel qui n'assure pas à chacun le libre exercice de ses facultés est donc mauvais et à renverser. Opprimés, ne comptons que sur nos propres efforts pour abolir le système capitaliste qui permet aux uns de vivre aux dépens des autres, préparons nous à la lutte définitive qui libérera l'humanité tout entière. »

« Parmi les moyens nous permettant de développer assez nos forces physiologiques et intellectuelles pour faire le dernier pas de l'affranchissement et agir promptement et sûrement, nous voyons, à côté de l'augmentation des salaires et de la diminution des heures de travaux maternels, la « grève des ventres » (Toute cessation du travail, travail procréateur ou autre, toute grève pouvant être intermittente, nous entendons par la tout autant faire peu d'enfants que ne pas faire d'enfants.)

« Nous n'avons certes pas l'intention de distribuer des volées de coups de triques à ceux qui engendrent autant de fois que possible, mais nous croyons que les charges familiales excessives, empêchent un grand nombre d'exploités de devenir des révolutionnaires, vu que, même si le salarié n'est pas dérisoire, le travailleur trouve alors bien difficilement assez de temps et de ressources pour prendre conscience de ses droits par la lecture, la discussion, les réunions publiques, vu que, même si le père arrive à s'emanciper, la mère, toujours confinée dans l'intérieur et n'ayant pas un seul instant à donner à la réflexion, ne peut laisser là ses idées latentes, étroites, mesquines et obligé, par ses pleurs et ses reproches plus ou moins amers, le mari ou l'amant à faire ses opinions et à renoncer à la revolte, vu que l'on risque moins facilement la prison, le renvoi de l'usine, la perte de son gagne-pain quand l'on a derrière soi toute une armée de petites bouches avides. »

« Il ne nous semble donc pas erroné de dire que le ralentissement du nombre des procréations, effet du paupérisme d'une part, peut, d'autre part, accroître la virulence du mouvement révolutionnaire. »

« Que l'on nous comprenne, nous ne disons ni que limiter les naissances soit le seul moyen d'émancipation, ni que le fait même d'une portée révolutionnaire, c'est la manière dont on emploie ses forces non diminuées qui donne une influence à la stérilité volontaire et, de même que l'augmentation des salaires, l'armée est à deux tranchants : si l'individu a la mentalité bourgeoise (et il y en a plus d'un parmi les prolétaires), il ne pensera qu'à dorser ses chaînes au lieu de chercher à les briser ; mais, demandant aux opprimés de restreindre leurs charges familiales pour profiter de l'éducation révolutionnaire qui, chaque jour, prend plus d'extension, nous croyons que, moins d'enfants c'est moins de tristes, préparons-nous à la lutte définitive à plaisir et plus d'antimilitaristes d'anticapitalistes et de femmes conscientes. »

« Trop nombreux, les petits empêchent les parents de se préparer et de les préparer à opérer le changement social. »

Je constate que notre raisonnement n'a rien de commun avec celui des réacteurs. Certains néo-malthusiens, ayant foi en ces chiffres, voudraient que l'équilibre entre la population et les subsistances fut établi avant la Révolution sociale. Que l'on attende que leurs calculs, qu'on leur dise que, étant donné le nombre actuel d'individus, l'abondance régnera, sitôt la réorganisation du travail, sitôt l'abolition du régime capitaliste, oh ! cela je l'admettrais parfaitement, mais je proteste quand on les accuse d'être les défenseurs de l'ordre social existant.

Quiconque veut pour tous la liberté intégrale peut trouver qu'il est superflu de s'occuper du trop grand nombre possible d'individus, car, si je ne partage pas l'avis de ceux qui prétendent que, l'éducation intégrale appliquée, la liberté de la maternité admise, aucune femme ne sera plus mère, je crois qu'alors bien peu de femmes feront beaucoup d'enfants.

Cependant, étant donnée la tendance de la plupart des hommes révolutionnaires à exalter la fécondité naturelle, il est bon, me semble-t-il, de faire observer que, si l'on n'avait pas recours à l'amour volontairement stérile, fatidiquement l'on serait obligé de défricher tous les terrains, de détruire tous les sites pittoresques, je pense au charme des forêts solitaires, aux besoins des artistes pour lesquels la contemplation d'un beau point de vue est une joie sans égale, et alors je m'écrie : Eh quoi ! tandis que limitant volontairement leur nombre par l'amour pour l'amour, il sera relativement facile aux hommes d'avoir la vie matérielle assurée, sans sacager toutes les merveilles de la nature sauvage, si la population allait au delà de certaines bornes on serait forcée de ne plus voir que des champs de blé, de pommes de terre, de carottes, des arbres fruitiers soigneusement cultivés, convenablement espacés et vous venez nous chanter les louanges des nombreux, très nombreux enfantements. Oh ! place à l'art, place à toutes les jolies sœurs qui ne peuvent naître à autrui !

Quant à l'émigration, obligatoire quand la population est très dense, elle n'est pas sans danger : il faut compter avec les climats meurtriers. Beaucoup de révolutionnaires ont l'air de l'oublier.

Enfin, je le répète, si, plus tard, en un milieu libertaire, l'on essayait de procéder inconsidérément, je crois qu'alors on s'apercevrait de l'importance sociale que renferme la limitation volontaire des naissances, ne serait-ce que du point de vue de l'éducation. Pour faire des êtres capables de respecter et de favoriser la liberté des autres en le travail, en l'amour, en la procréation, pour faire des êtres sachant comprendre le bonheur d'autrui, sachant mesurer la portée de leurs actes sur la société, on ne saurait trop veiller sur l'enfant. D'où la nécessité sociale, même quand notre idéal sera devenu une réalité, de ne pas engendrer autant de fois que possible.

Conclusion : Je ne me contente pas de revendiquer la libre maternité, je considère la fécondité maternelle comme un des dangers sociaux non à la manière de Malthus comme le danger social. A cette époque, qu'il s'agisse de l'esclavage passé et présent ou de la liberté future, qu'il s'agisse des relations des hommes entre eux avec les autres forces de la nature, les conditions de la procréation et les conditions du travail me paraissent avoir la même importance.

Jeanne Duhois.

Couple Princier

Le Journal du 11 septembre dernier, reproduit la photographie de deux fiancés de marque : le prince Guillaume et la princesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin.

Ce couple, parce qu'il est formé de la race maudite des maîtres du monde, ne nous inspire aucune sympathie. Mais, nous ne pouvons nous empêcher de constater que cette photographie dégage une impression de jeunesse et d'abandon contrastant singulièrement avec la froideur solennelle des cours. Quelle fraîcheur, quelle confiance en la vie, se lit sur le visage de la fiancée, et quelle naturelle simplicité dans son attitude ! Et chez le fiancé dont le bras presse doucement celui de la femme promise à ses élans, quel air de jeunesse triomphante. Comme on sent qu'à cette minute la souveraineté qu'il ambitionne n'a d'autre objet que l'amour !

Une chose frappe l'esprit dans l'examen de cette photographie : le modernisme du costume, l'élegance sobre des lignes. Ne dirait-on pas un jeune couple parisien accomplissant son exode dominical aux bois de Chaville ou de Viroflay, un couple prêt à chanter l'éternelle « Légende du cœur » :

Nous irons tous deux ma gentille
La main dans la main
Le long du chemin
De la vie.

La tradition s'efface devant la mode et le progrès. La vieille âme royale subit un rude assaut, en attendant qu'elle disparaîsse complètement.

L'amour chez deux êtres qui se complètent harmonieusement, procure des satisfactions dépassant singulièrement les petites vanités du pouvoir.

L'amour, le plus vital de tous les sentiments, regne indifféremment sur tous les coeurs. Il accomplit des prodiges. Il dégage des âmes les plus obscures, des trésors de tendresse ; il éveille dans le tréfonds de l'être, des transports suaves et des délires suprêmes ; il est vraiment le « génie de l'espèce » ; il est le dominateur de nos existences, le créateur de nos individualités, et comme l'a dit Michelet dans la « Femme », le grand aiguillon de nos actions humaines.

L'amour est, par excellence, le nivelaor des classes sociales. Il réunit des coeurs que des intérêts bourgeois séparent. Nulle frontière morale ne peut briser le sincère élan de deux coeurs épairs. Mais, malheureusement, à qui s'est placé en dehors des conventions atrophiantes ! La société est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertume à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné. » (Adolphe Benjamin Constant).

Seules, les âmes bien trempées, les âmes hauptaines que l'amour passionné console des turpitudes sociales, peuvent dédaigner l'opinion du monde.

Malgré les entraves qu'on lui suscite, l'amour établit partout sa domination. Il éclot dans les milieux dont on voulait l'interdire l'accès. Son irrésistible poussée bouscule tous les préjugés. Sa force, celle d'une plante vivace, peut être déviée, elle n'est jamais anéantie !

Le protocole suranné des Cours, la deséchante étiquette, semblent bien les plus mortels ennemis de la tendresse amoureuse. Aussi, le vice sévit-il furieusement en ces milieux détestables. Il n'empêche que l'amour vrai, l'amour pur de tout calcul, affirme sa royauté triomphante jusque dans les palais. Des princesses rachètent par l'adultére, la souillure de leurs mariages sans amour.

Le jeune couple princier, qui inspira cet article fait partie, en ce moment de la communion humaine. L'amour de ces deux jeunes gens est une fleur rare poussée sur les ruines de la vieille société ! Mais cet amour se flétrira dans l'atmosphère corrompue des Cours. Leurs enfants seront des produits malfaits comme eux-mêmes ne sont que des instruments de la compression vitale de la funeste autorité. De la joie de leurs corps, doit naître non des êtres bons, destinés à leur tour à transmettre la vie, mais des parasites de l'espèce la plus dangereuse.

Nous saluons les princesses qui se libèrent, mais nous maudissons tous ceux dont le rôle est de restreindre la vie, si belle dans ses incessantes et vertigineuses transformations.

Noute.

LE CULTE PATRIOTIQUE

Le patriotisme.... Religion bien vieille déjà, mais toujours nouvelle quand même, toujours fêtée ; elle a ses fidèles, les extatiques du drapé. Ceux qui devant leurs yeux voient toujours l'étendard sacré et lui mettent comme décors pour mieux en faire ressortir la beauté, une charognade inexprimable de morceaux de cadavres humains, étendus la sans savoir ni pourquoi, ni comment... Hommes tués pour et par le bon plaisir des maîtres qui, vivants, les oppriment et qui morts, se font un piédestal de leurs restes et baptisent leurs palais avec leurs os...

Comme le taureau s'emballer et roule des yeux furibonds lorsqu'il voit le rouge, eux les fidèles bavent de fureur lorsqu'ils entendent prononcer le nom d'étranger... d'allemand... d'anglais, c'est l'ennemi disent-ils et ils pointent vers lui leurs cornes, des cornes faites avec des oreilles d'ânes... Ceux-là qui se pâment devant les trois ecclésies ce sont les démons...

Religion qui pour eau bénite, prend du sang, elle possède ses saintes, ses saints à qui la foule fanatique des croyants élève des statues et chante des hymnes de gloire...

Elle entoure d'une rurale d'or la tête de Jeanne d'Arc, de Napoléon et la masse des adorateurs, des disciples. Ses égorgés aussi viennent derrière les fanfares éclatantes et les drapeaux déployés porter des palmes aux pieds des idoles...

Les cérémonies rituelles s'accomplissent à certaines époques, sur les champs de bataille et l'on voit des masses de gens se faire tuer pour l'honneur du drapé... pour la gloire de la patrie... motif avoué, battage, en réalfit pour le bénéfice de ceux qui s'engraissent du sang des travailleurs.

La Religion du sang a eu ses grands jours ; elle a Austerlitz, Léna, elle a aussi Waterloo, Sedan. D'aucuns rêvent de revoir ces grandes époques ; que leurs veux soient exaucés, nous saurons en profiter...

Idée religieuse qu'un coup de poing pourrait faire tomber, elle a besoin de se consolider, de se perpétuer ; elle a son catéchisme.

Catéchisme rabâché aux oreilles, à tous les sens de l'enfant dès son plus jeune âge et à toutes les époques de sa vie.

Le gosse s'ingurgite régulièrement à l'école, sa petite trame d'histoire, disant la gloire de Du Guesclin, de Napoléon, et ses chants au sortir de l'étude sont de longues tirades clamant la gloire de la Patrie, la grandeur des épopées.

La Patrie a eu ses martyrs, modestes héros, honnêtes gens qui se sont sacrifiés pour un semblant d'idée : Rudeau derrière lequel se cachaient les appétits et la gloire de bandes couronnées ou non... Elle a eu ses Judas : Bazaine.

Le Patriotisme est un dogme qu'il ne faut pas discuter car il s'effrite et tombe, vermoult... Religion de brutes, il devrait prendre pour emblème un squelette.

La croyance patriotique, religion basée sur l'irréel est pourtant un des fondements des iniquités sociales. Il importe de s'en débarrasser au plus tôt et par tous les moyens. Combattions-le en son essence et dans son effet. Dans son essence en tant qu'Idée, et dans ses effets : le Militarisme.

Comme l'idée Déiste avait accouché de toutes les sectes juive, protestante, catholique... avec toute leur ribambelle de prêtres et de clercs, l'idée patriotique devait accoucher de l'Armée.

La Patrie c'est l'Idole, c'est le Dieu : les gammes, les empanachés c'est le corps prédisant, c'est l'assemblée des prêtres ; les soldats sont les clercs qui servent la messe dite en l'honneur de la Patrie.

Eux, les petits pieuvous, sont les hommes arrachés à leur vie pour être changés en esclaves. Beaucoup contre leur gré, pris de force et sous la menace du gendarme. Tempérément d'esclaves déjà, car ils ont aussi la religion de la Loi, la peur de Pandore.

Ceux-là sont les résignés, ceux qui, si en certaines occasions ont un murmure de désapprobation ne peuvent faire le geste de révolte, parce qu'ils ne savent pas, parce qu'ils ont peur. Peur d'épouvantail que leur frousse seule fait exister. Ils sont servants malgré eux, car ils ne veulent dire non.

Mais nous qui ne croyons pas plus en cette Patrie que nous ne croyons en Dieu, ne devrions pas nous révolter, refuser d'être les clercs d'un culte dont nous rions, dont nous reconnaissions le fausse!

Ny a-t-il pas la une annihilation de nous-mêmes, l'étoffement complet de notre personnalité lorsque nous endossions le frac militaire ? Si. C'est une défaillance, et combien d'énergiques l'ont subie ! qui, pendant trois ans, ont restitué leur volonté et ont été obligés d'entrer toutes les ignominies militaires !

Il n'appartient à personne de juger les actes

d'autrui ; personne n'est à excommunier. Mais voici ce que je dirais aux jeunes :

Faisons acte d'énergie, ayons du cœur ; lancons notre clameur de révolte d'hommes libres à la face des maîtres, et le jour où le devoir sacré de défendre nos oppresseurs nous appellera, ayons le courage de dire : Non. Ayons l'énergie d'aller jusqu'au bout.

Assez de déclamations : des actes.

La société ne tient que grâce à la lâcheté des foules ! eh bien portons les premiers coups ; marchons en avant, et si nous sommes contaminés à mourir sans avoir vu de changements, si toujours nous devons être écrasés, toujours vaincus, ne nous laissons pas faire sans essayer de réagir.

Jeunes énergiques, refusons d'être esclaves. Traduisons par des faits notre pensée.

Camille FAVIER.

AGITATION

ESPAGNE

L'attitude provocatrice du gouvernement de M. Maura a éveillé, en Espagne, les énergies révolutionnaires. C'est ainsi que dernièrement deux bombes de dynamite ont fait explosion, la première au Palais de Justice de Barcelone et l'autre dans un couvent de la même ville. Les dégâts occasionnés par ces explosions ont été énormes.

Le gouvernement a, selon sa coutume, mobilisé toute la police, laquelle a effectué une véritable *razzia* parmi les libertaires ; ces arrestations arbitraires n'ont donné aucun résultat.

D'autre part, on a arrêté à Madrid, au domicile de notre confrère du *Relejo*, un camarade dans les poches duquel on avait, paraît-il, trouvé des cartouches de dynamite. Cette affaire est un peu mystérieuse et il se pourrait bien qu'on se trouve en face d'une invention policière.

BOHEMIE

Les mineurs se sont mis dernièrement en grève. Notre confrère *Omladina* qui les défendaient a été immédiatement poursuivi. Tous les rédacteurs furent inculpés et on les retient sans que l'on sache au juste pourquoi. Le gouvernement veut à tout prix détruire le journal, mais il n'y réussit pas, car un autre camarade vient d'en prendre la direction.

Les anarchistes veulent répondre aux provocations gouvernementales par une grève générale des ouvriers tchèques, mais les social-démocrates qui sont maîtres des syndicats se refusent à les suivre dans cette voie. Après avoir refusé de convoquer les ouvriers à une réunion générale, ils ont contraint les mineurs à céder pour le moment.

On le voit, la tactique des socialistes est la même dans tous les pays.

L'Internationale Antimilitariste

PARIS

III. — Samedi 1^{er} octobre, à 8 h. 1/2 du soir, à la maison du Peuple, 20, rue Charlemagne, meeting antimilitariste, avec le concours de Grégoire, qui parlera sur le « régime militaire », ses crimes ; Frimat, sur l'armée, instrument du capital, etc. Entrée gratuite.

XVIII. — Une section importante vient d'être fondée dans le 18^e. Un appel pressant est adressé à tous les antimilitaristes du quartier. Vendredi soir, à 8 h. 1/2, salle Seigneur, 18, rue Clignancourt, réunion des adhérents, causerie par Miguel Almeyda sur le rôle de l'Internationale.

X^e arrondissement. — Tous les antimilitaristes, sans distinction d'école, désireux de fonder une section de l'A. I. A., dans l'arrondissement, sont invités à assister à la réunion préparatoire qui aura lieu le jeudi 6 octobre, place Coste, 14, boulevard Magenta. Causerie par un camarade sur l'*Internationale*.

PARIS, XX^e arrondissement. — Association Internationale Antimilitariste des Travailleurs (20^e section). — Grand meeting organisé par la 20^e section de l'Internationale, le 8 octobre avec le concours de divers orateurs du parti.

PUTEAUX-SURESNES. — Vendredi à 8 h. 1/2, rue Mars et Roly, au restaurant coopératif, causerie par un camarade sur l'insoumission, Brochures, journaux. Présence indispensable de tous les adhérents. Communications urgentes.

NOGENT-LE-PERREUX. — Une section de l'A. I. A. vient d'être créée.

CHALON. — La section de l'A. I. A. se réunit le samedi 1^{er} octobre, café Jaudot, rue d'Autun. Tous les camarades qui veulent combattre le Militarisme sont priés d'y assister.

CLERMONT-FERRAND. — Une importante section a été fondée dans cette ville par notre camarade E. Girault. François Doué, menuisier, Barrière des Petites Buttes, recueillera les adhésions.

DESERTINES (Allier). — Une section de l'A. I. A. a été fondée après la conférence d'Ernest Girault. Vu la proximité de Montluçon, c'est le secrétaire de la section de cette ville, A. Martinat, 55, rue Denis Papin, qui se charge de la question de la section de Desertines.

FOURCHAMBAULT (Nièvre). — S'adresser pour tout ce qui a trait à cette section, à Fourchambault, 22, rue Gambetta.

LA CHARITE (Nièvre). — A l'issue de la conférence Louise-Michel-Girault, une section a été instituée. C'est le camarade Bordereau, vétérinaire, qui en a pris le secrétariat.

MARSEILLE. — Samedi 8 octobre, bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11, à 9 heures du soir, causerie par E. Merle sur la « Nouvelle Internationale », son rôle, son action. — Disposition à prendre pour les conférences. Miguel Almeyda, Francis Jourdan et Victor Merle du Comité National. On recueillera les nouvelles adhésions.

NEVERS. — Une section a été fondée par A. Girault. Adresser tout ce qui la concerne à Gauhe, 8, rue du Fer.

PAYS-BAS. — Dans la revue belge *Ontwaking* (Le Réveil) notre camarade Domela Nieuwenhuys répond d'une façon définitive aux critiques formulées par tous les Cornelien de Hollande. Ces critiques, on les connaît pour les avoir entendu réssasser par les Pures de Paris.

En quoi, dit Domela, avons-nous été intolérants ? Parce que nous avons refusé certains concours. Pouvoirs-nous raisonnablement coûper à l'œuvre antimilitariste avec des gens qui font mine de désirer la paix, mais ne risquent pas un geste pour en finir avec les guerres et les armées ? A ce compte-là, nous aurions dû accepter parmi nous, je gai Nicolas, ami de la paix et même Sa Sainteté Pie X, autre ami de la paix.

Nous ne pouvions accepter parmi nous les membres de la Ligue de la Paix, pas plus que les socialistes-démocrates qui souhaitaient une armée populaire. Pour des raisons semblables, nous avons dû nous séparer des anarchistes, dits chrétiens.

Domela, ajoute Domela, on ne peut nous dénier le droit de collaborer avec qui nous plait.

Nous avons fait un appel, dit-on, à tous les antimilitaristes. C'est exact. Mais non pas à tous ceux qui se *osent* antimilitaristes. Notre formule : Pas un centime, pas un homme par le militarisme, était suffisamment explicite.

Et Domela conclut que la seule tactique à adopter contre le militarisme, c'est la violence. L'adopte qui voudra et que ceux à qui elle ne convient pas se séparent de nous.

ALLEMAGNE. — Le « Moniteur de l'Empire allemand » publie un décret défendant aux réservistes de manifester leurs idées dans les casernes, ainsi que l'introduction de brochures et journaux avancés.

Ce décret recommande, en outre, de dénoncer à leurs chefs ceux de leurs camarades qui ne se conformeraient pas aux instructions du dit décret.

ESPAGNE. — Le « Productor », le journal qui, à Barcelone, a secondé la campagne antimilitariste, telle que la concut le Congrès d'Amsterdam, vient de disparaître. Son directeur, notre camarade *Leopoldo Bonafulla* vient d'être arrêté.

Malgré les brutalités policières et les persécutions du gouvernement, de nombreux comités et groupes secrets sont constitués. L'Internationale est en bonne voie.

ARGENTINE. — Un Congrès ouvrier vient d'avoir lieu auquel tous les révolutionnaires ont pris part.

Entre les différentes motions adoptées, nous citoisons celle-ci :

« Le Congrès, considérant que le militarisme est l'école du crime, décide de faire une active propagande dans les casernes et dans les centres ouvriers, afin que tous les groupements envoient leur adhésion aux associations antimilitaristes qui existent en Europe... »

Nous sommes heureux de constater quel mouvement se fait aujourd'hui dans le Nouveau Monde et de voir les forces révolutionnaires de l'Argentine s'associer aux nôtres dans l'œuvre qu'a entrepris l'Internationale antimilitariste.

Sommes reçus de Notre camarade Ernest Giraud, au profit de l'*Internationale antimilitariste* :

2 fr. 00 réunion de Fourchambault.
2 fr. 20 réunion de Clermont-Ferrand.
5 fr. 40 réunion de Alais.

C'est entre l'Internationale et l'Initiative des brochures à bon marché (édition) du *Libre-Echange* que sont réparties les collectes faites par notre camarade. C'est par suite d'une mauvaise compréhension que nous avions indiqué l'œuvre des brochures à distribuer.

COMMUNICATIONS

Jeunesse Syndicaliste de Paris, siège social, 1 bis, boulevard Magenta. — Vendredi 30 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande salle de l'annexe de la Bourse du Travail, 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, conférence par le camarade H. Duchmann. Sujet : *La Femme esclave*. Entrée gratuite.

Dans la première semaine d'octobre, Duchmann doit faire diverses conférences dans les salles suivantes : samedi 1^{er} octobre, Germinal, 37, rue Sadi-Carnot, à Nanterre ; jeudi 6, Matrice de Saint-Ouen, salle des Perceptions ; vendredi 7, U. P., 76, rue Mouffetard. Sujet : *L'Erreur féministe*.

Action Théâtrale (groupe artistique de la Rive Gauche) se met à la disposition des groupes U. P., Syndicats et Coopératives pour l'organisation de leurs fêtes. Répétitions tous les mercredis à 8 h. 1/2 salle de l'U. P., 76, rue Mouffetard.

Envoyer la correspondance au secrétaire à l'U. P. Mouffetard.

Un camarade de province nous prie d'annoncer par la voie du *Libertaire*, qu'il a du travail à offrir à un bon ouvrier *doreur-nickelleur*. S'adresser au journal.

Causeries populaires du 11^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 5 octobre, à 8 h. 1/2 : de la Radiation. — *Causeries populaires du 11^e*, 30, rue Muller. — Lundi 3 octobre : sur les théories anarchistes, par Libertad.

SAINT-DENIS. — Salle Boufflers, 69, rue de la République, samedi 1^{er} octobre, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale et chantante, organisée par le camarade Léon de Bercy avec le concours de Félix Jégù, Alphonse Fattorini, Anne de Bercy, etc., dans leurs œuvres.

Au programme, en outre, des chansons Noires de Léon de Bercy, chansons montmartroises, satires politiques, poèmes sociaux, gaucheries, monologues et romances.

Le prix d'entrée est fixé à 0 fr. 50.

AUXERRE. — *Groupe des Sans-Patrie Auxerrois*. — Les camarades des antiparlementaires et antimilitaristes d'Auxerre désirant faire partie du Groupe, peuvent venir se faire inscrire tous les premiers et troisième vendredis de chaque mois au local habituel, rue Gérot.

L'entrée du Groupe est rigoureusement interdite à tous les politiciens.

LYON. — *La Jeunesse Libertaire* invite tous les camarades à la soirée familiale qu'elle organise chez Chamarande, 26, rue Paul-Bert, pour le dimanche 2 octobre à 8 heures du soir. Une causerie sera faite par A. Cornet. Concours assuré d'artistes et d'amateurs. Le profit de cette soirée sera affecté à la propagande par le journal et la brochure à domiciles que le Groupe vient d'entreprendre. Aux camarades de nous aider ?

Groupe d'Art Social. — Les camarades du Groupe sont invités à la réunion de samedi 13 octobre, à 8 heures du soir, au siège du Passet, 13.

La Ciotat. — Tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, réunion des anarchistes au Bar Ferry, rue Gambléaume. Les camarades y trouveront l'*Action Antimilitariste*.

VILLE DE ROUBAIX. — Dimanche 10 octobre 1904 : *Fête anniversaire du Palais du Travail*.

Programme : A 3 heures, jeu de boules à plateau ; à 4 h. 1/2, jeu de bill